Oblats sont fiers de leurs Missions du Nord. A ce compliment, je donnais en réponse l'appréciation unanime : Et les Missions du Nord sont fières de la Province de l'Est. Je le répète aujourd'hui, heureux de faire écho à ce témoignage qui n'a rien perdu de sa sincérité sous votre provincialat.

Une dernière fois, merci à tous, je veux le redire au bon Dieu, ce soir, à mon premier salut que je donne, et demain matin à ma première messe solennelle que je célébrerai dans la belle et bien-aimée église de Saint-Pierre.

Le soir, à 7 heures 30, cérémonie religieuse à l'église Saint-Pierre des Pères Oblats, présidée par le nouvel Evêque.

Le lendemain matin, à sept heures, le nouveau Vicaire apostolique célébra sa première messe épiscopale et il monta dans le train de 9 heures 15 avec tous les autres archevêques et évêques pour se rendre à Québec où eut lieu, le soir, l'intronisation de Son Exc. Mgr Villeneuve

Il assista le lendemain à la messe pontificale.



Courrier d'hiver.

(Rapport communiqué par Mgr Turquetil.)

Le courrier d'hiver est arrivé l'avant-dernière semaine à Montréal, le lundi 7 mars, et le même jour un radiogramme du P. Ducharme me faisait savoir que, eux aussi, là-bas, recevaient à la même date les lettres qui s'étaient accumulées à Churchill depuis le mois d'août dernier, à leur adresse. Ce fut un jour de joie de part et d'autre.

Ce courrier d'hiver était nécessaire : il me fallait avoir tant de renseignements au sujet de l'hôpital ! Le chauf-

fage, l'éclairage, les conduites d'eau, comment tout cela fonctionnait-il ? Avait-on assez de charbon, de vivres ? Quelle quantité fallait-il emporter au mois de mai pour l'année 1932-1933 ? Aussi on n'hésita pas à organiser un voyage de 900 milles (aller et retour) pour assurer un approvisionnement utile à cette œuvre si importante.

Le R. P. Kermel, bien que faisant partie du Cap Esquimau, était provisoirement à Chesterfield, et c'était lui qui devait apporter le courrier. Le départ était fixé à la mi-janvier. Mais à cette date, le Père souffrit de plaies aux pieds qui nécessitèrent un séjour à l'hôpital. Il partit le 25 janvier, apporta le courrier au Cap Esquimau ; de là, le R. P. Thibert arrivait à Churchill le soir même du jour où le train était reparti pour Le Pas et Winnipeg. C'est ainsi qu'il ne put venir au sacre, vu que, à Churchill, on n'a le train que deux fois par mois.

Le 18 février, le P. Thibert repartait pour le Nord, et dix-neuf jours plus tard, le traîneau à chiens apportait à Chesterfield la grande sensation de l'hiver : le premier courrier depuis plus de six mois.

Aventures de chasse et de voyage racontées par Jean.

Mon petit Jean de 1917 est devenu le compagnon des missionnaires, en voyage, à la chasse, à la pêche, et un peu le factotum de la Mission.

Le 25 septembre dernier, je quittai Chesterfield pour me rendre à Churchill ; nous remorquions une petite chaloupe à moteur dont lui, Jean, et son compagnon Alphonse se servaient pour la chasse au morse en vue de procurer des vivres aux chiens de la Mission. A quarante milles de Chesterfield, près de Marble Island, nous aperçûmes sept ou huit morses étendus sur un rocher nu qui forme une sorte de petite île à cinq milles du rivage. On arrête le *Thérèse* ; avec leur chaloupe, mes deux chasseurs approchent le gibier, en abattent trois gros, ce qui suffirait pour tout l'hiver. Ils reviennent

au *Thérèse*, prennent tout ce qui à bord leur appartient, lits, vivres, habits, etc., et nous quittent heureux de leur bonne aubaine. Mais le lendemain la tempête fait rage, elle dure des jours entiers : j'étais inquiet pour eux. Voici la lettre de Jean, claire, concise : elle montre le caractère esquimau.

« C'est Jean qui écrit. Voici ce qui est arrivé. Quand tu nous as quittés, Alphonse et moi, nous sommes retournés à l'endroit où nous avions tué les morses, en avons coupé un, et le soir, sommes allés à terre. Nous n'avons pas emporté la viande, puisqu'il nous fallait revenir encore. Mais voilà que le lendemain, la tempête s'élève. Nous attendons quinze jours, sans pouvoir retourner à l'île. N'ayant plus rien à manger, nous partons pour Chesterfield. Le matin, quand la marée était haute, nous partions, et quand c'était marée basse, il nous fallait attendre que le bateau flotte. Nous n'avions que des perdrix pour vivre, et pas assez. Il ventait si fort que parfois le choc des vagues nous soulevait au-dessus du bateau, et c'est ainsi que notre gouvernail, sorti de ses gonds, nous échappa. Ce fut bien pénible, puis une des batteries du moteur vint à manquer, le vent nous emportait, pas de voile, on rama, il s'en fallut de peu que nous restions au large pour tout de bon. Enfin, on arriva à terre, il ne pouvait être question de choisir un atterrissage, on aborda où l'on put, parmi les rochers. Les vagues battaient notre bateau sur les pierres, à la marée basse, on enleva le moteur, mais on laissa le bateau à la merci des vagues, et le lendemain, voyant que le bateau pouvait être réparé, nous allâmes à pied à Chesterfield, chercher du secours. On dormit deux fois à Chesterfield et on revint chercher le bateau. Simon vint avec nous. On mit deux nuits du bateau à la Mission, le moteur allait très bien. Mais le bateau prenait beaucoup d'eau, jusqu'à se remplir, c'est ainsi que mes jumelles-longues-vues sont tombées à la mer, j'ai pu les repêcher, mais un côté était tellement rouillé qu'il a cassé. C'est tout pour ce voyage.

Plus tard, j'accompagnai le P. Clabaut à la pêche,

et c'est ma montre, que j'ai perdue, et voilà que cette année, il n'y a pas de renards, c'est à peine si j'ai pu en prendre trois jusqu'à présent.

Enfin, j'ai accompagné le P. KERMEL de Chesterfield au Cap Esquimau. Nous étions à mi-chemin quand la plaie de son pied s'est ouverte, en un seul endroit, c'est vrai, mais quelle plaie béante ! Actuellement, j'attends au Cap Esquimau le retour des gens de la malle qui sont allés à Churchill. Je vais partir au caribou, car on dit qu'il y en a pas trop loin d'ici, à Chesterfield il n'y en a pas eu un tout l'hiver. C'est tout ce que j'ai à dire. Au revoir ; c'est Jean qui écrit au grand-priant son grand-père. Cette lettre vient de Jean. »

Les missionnaires de la Baie d'Hudson sont heureux d'avoir un évêque.

Pendant le dîner du clergé qui suivit le sacre, on me remit un télégramme de Chesterfield ainsi conçu : « Expression de joie et de reconnaissance en ce grand jour de la part des missionnaires esquimaux et de leurs fidèles, remerciements au Saint-Père de l'intérêt qu'il porte à nos Missions, assurance de notre attachement, de notre fidélité et de nos prières, demandons votre bénédiction. *Ad multos annos.* »

C'est la note qui domine toutes les lettres, le Saint-Père veut bien s'intéresser à nous, c'est un puissant encouragement, me dit-on.

Les chrétiens esquimaux écrivent leur bonheur.

Voici quelques lettres dont la simplicité est éloquente :

« Nous venons d'apprendre par radio que tu es fait évêque, je t'assure que nous sommes bien contents ici. Il paraît que tout le monde dit beaucoup de bien de toi, et nous autres donc, si tu entendais tout ce que nous en disons ! Te voilà complètement prêtre. J'ai hâte que les glaces s'en aillent pour te voir arriver. C'est Jean-Baptiste qui écrit cela. »

« Enfin, j'ai fait ma première Communion, le jour de Noël, et nous venions d'apprendre que tu étais fait évêque. Alors j'étais encore plus heureux, parce que c'est pour nous que tu es évêque.

« C'est Honoré qui écrit cela. » Honoré a 12 ans environ.

* * *

« Toi que j'appelais mon grand-père, te voilà mon évêque, que je suis contente, toi qui as guéri mon enfant, qui depuis n'a plus jamais été malade, te voilà évêque, que je suis contente. J'espère te revoir à l'été. C'est Suzanne qui t'écrit. »

* * *

Et son mari, Pierre : « Moi, ça me gêne beaucoup de t'écrire parce que personne ne veut me dire ce que je dois écrire. On me dit : Ecris ce que tu penses. Ça, c'est bon pour ceux qui ont l'esprit jeune, mais moi mon esprit est vieux, et il ne pense qu'à une chose, c'est qu'il est content de savoir que tu es évêque, et je ne trouve pas autre chose à dire. C'est Pierre qui écrit. »

* * *

Enfin, Hélène : « Toi qui aimes tant les Esquimaux et que nous aimons tant aussi, toi qui n'arrêtes pas de nous dire qu'il faut nous corriger, qu'il faut devenir meilleurs, nous t'en remercions. Moi qui ai été si mauvaise, et qui pourtant prie avec les autres aujourd'hui, je sais ce que c'est. Te voilà évêque. Je t'assure que jamais je n'abandonnerai la prière. Au revoir, grand-père. C'est Hélène qui t'écrit cela. »

Nouvelles générales.

Les Missions de Ponds Inlet, de Southampton Island ne peuvent ni recevoir, ni envoyer de courrier pendant l'hiver. C'est seulement à l'époque du bateau, et donc une seule fois l'an, qu'elles peuvent communiquer avec le dehors. Baker Lake est plus fortuné ; toutefois c'est

un voyage de 420 milles (aller et retour) pour apporter les lettres à Chesterfield. Est-ce le manque de vivres à chiens, est-ce l'absence du P. Rio voyageant ailleurs, ou bien a-t-il manqué le courrier ? Je ne le sais pas, mais on me dit que l'une de ses bâtisses a passé au feu.

On a dû le savoir par sans-fil, mais aucun détail ne m'est encore parvenu. D'ordinaire, les bâtisses, même les plus petites, ne sont pas vides, bien des objets coûteux disparaissent, pas d'assurance, tout est à recommencer à grands frais.

La santé est bonne, mais il y a disette générale ; pas de gibier, pas de renards, pas même de lièvres. Quelques Esquimaux ont tué du caribou à l'automne ; cela va les aider, mais les autres, que vont-ils faire ? A la Mission, à l'hôpital, Pères, Frères, Sœurs ont goûté une seule fois de la viande de caribou, à Noël, et c'est tout depuis l'été dernier. On se nourrit de conserves. Ah ! si nos bienfaiteurs savaient combien on apprécie une seule boîte de conserves, ils en enverraient à pleins chars. On mange, c'est vrai, mais la variété fait bien défaut. Cela doit être dur pour nos bonnes religieuses nouvellement arrivées, mais elles sont si généreuses qu'à les entendre elles ne manquent de rien, et je sais que parfois, elles se privent elles-mêmes pour varier le menu de leurs patients.

Les Sœurs Grises de Nicolet méritent une mention spéciale.

Elles sont entrées définitivement chez elles, le 3 octobre, en la fête de sainte Thérèse. Il y eut grande fête et branle-bas général. En quelques jours on ne se reconnaissait plus. Les Sœurs firent le ménage : tables, armoires, tout ce qui a été fabriqué sur place, cadres, images religieuses sur les murs, tout ce que les amis des Missions avaient envoyé, fut mis à contribution.

L'hôpital, une fois ouvert, malades et impotents affluèrent ; il y avait bien la question des habits esquimaux sales et odoriférants : les Sœurs avaient déjà

confectionné toutes sortes d'habits avec des couvertures ; puis il y avait l'étiquette : comment nos gens s'adresseraient-ils aux Sœurs ? Les fréquentes visites des Sœurs à domicile ont simplifié la chose : le mot Sœur, que nous avions employé, fit vite place à celui de « mère, grand' mère » qui est encore plus expressif. En peu de temps, on eut jusqu'à quinze hospitalisés.

Le dévouement, la charité des Sœurs ont fait grande impression, surtout leur bon sourire perpétuel a conquis l'estime et la confiance de tout le monde.

Une patiente disait : « Mais, enfin, elles ne se fatiguent donc jamais, ces Sœurs-là. Moi, je ne pourrais pas rire tout le temps, ça me fatigue, mais elles, elles ne sont pas faites comme moi. » Et d'autres disent : « Elles sont si pieuses, elles prient si bien, si souvent, et cela ne les empêche pas de sourire à tout le monde. C'est parce qu'elles aiment le bon Dieu pour tout de bon. Les conversions vont aller bon train, dites bien à Nicolet et partout ailleurs qu'on nous a donné des vraies missionnaires et que nous en remercions le bon Dieu. »

**L'aménagement de l'hôpital
est une merveille pour le pays.**

Le système de chauffage est parfait et donne une chaleur constante de 65 à 70 degrés, nous avons eu du 42 sous zéro, et on ne s'en est pas aperçu à l'hôpital. La cloche d'alarme n'a pas sonné une seule fois. Et le système automatique fait encore l'admiration des Esquimaux ; même notre Jean, pourtant si vif à saisir les choses de mécanique, se demande encore si cette machine est folle, ou bien si elle comprend tout. Sans qu'on lui parle, elle part d'elle-même, s'arrête toute seule, selon le degré de pression dans le réservoir. Ce qu'il en dit, c'est qu'elle doit être fine de se reposer de temps en temps pour n'être jamais fatiguée quand on a besoin d'elle.

Nous-même nous avons peine à comprendre comment tant de progrès s'est réalisé en si peu de temps. Nous ne sommes qu'à cent pieds à peine de l'hôpital, mais

c'est comme si nous étions à des cent et cent milles : on se croirait à Montréal, dès qu'on entre chez les Sœurs. Les blancs qui visitent n'ont tous qu'un seul mot : Monseigneur est un merveilleux organisateur, les Pères et Frères sont de merveilleux ouvriers, les Sœurs sont de merveilleuses gardes-malades, et les amis de missions merveilleux de charité. Et cela fait du bien d'entendre ces choses, de la part de gens qui, par ailleurs, se tiennent plutôt à l'écart de nous.

Voici un trait qui en dit long sur le dévouement de nos bonnes religieuses : vous vous rappelez Kinerski, du Cap Esquimau, qui souffrait d'un cancer à l'oreille ? Il est mort tout récemment. Quand il a senti qu'il n'avait aucune chance de guérir, ce païen s'est laissé aller à l'obsession du suicide. Comme personne ne voulait le laisser faire, il est devenu furieux et voulait tuer tout le monde. Les Esquimaux en avaient grand'peur.

La police songeait à l'enfermer, mais les Sœurs demandèrent et obtinrent de le garder, quitte à la surveiller nuit et jour. Elles voulaient travailler à sa conversion. Le malade me supplia de lui tirer une balle dans la tête, ou de lui donner un coup de couteau au cœur, me promettant de me donner tous ses chiens, son traîneau, son fusil, récompense ou paiement de la chose. Moi, je lui demandai de me donner son âme, en se laissant instruire et baptiser ; en retour on prierait pour lui afin d'obtenir soit qu'il guérisse vite et complètement, soit qu'il aille au ciel. Notre homme accepta enfin. Je me mis à le préparer. Quelques jours plus tard, une artère rongée par le cancer éclate, une hémorragie abondante s'ensuit, le malade baisse, demande le baptême ; le lendemain, nouvelle hémorragie, il demande les derniers Sacrements, et expire en souriant à tout le monde. La chose fit telle impression que les païens eux-mêmes ne firent aucune difficulté à entrer et à demeurer dans la chambre qu'il avait occupée et où il était mort. Cela tient du merveilleux.

Voilà ce que j'ai trouvé dans les lettres des Pères et surtout dans le rapport du R. P. Ducharme.

Je termine par deux petites notes de premières communiantes du Cap Esquimau. C'est le jour de Noël qu'elles se sont approchées de la sainte Table pour la première fois, et voici ce qu'elles me disent :

I. — « Bonjour, Monseigneur, depuis Noël, je suis bien heureuse parce que je communie tous les jours. Au revoir, c'est Eva qui t'écrit. »

II. — J'avais hâte de t'écrire pour te dire combien je suis heureuse maintenant que je me nourris du corps de Jésus. Bénis-moi. Suzanne. »

Ces enfants ont une dizaine d'années. Il est beau de les voir, de les entendre prier ; on comprend la grandeur de l'apostolat en pays païen, et cela soutient le missionnaire.

A tous ses amis et bienfaiteurs, il demande au bon Dieu une large récompense, et accorde sa meilleure bénédiction.

A. TURQUETIL, *O. M. I.*,
Vic. Apost. de la Baie d'Hudson.

(*Le Devoir*, 21 mars 1932.)

ASIE

VICARIAT DE CEYLAN

Noces d'or religieuses du R. P. Giacomo Melga.

« Ecrivez quelque chose sur le Jubilé de demain », me glisse à voix basse le secrétaire vicarial des Missions, dans le parc pelousé, ombragé, orné de palmiers, de l'archevêché de Colombo. Demain, c'est la clôture de la retraite d'une partie des Oblats de l'archidiocèse, le 11 janvier 1932, mais c'est aussi la date choisie pour fêter les cinquante ans de vie religieuse du Rév. Père Giacomo MELGA.